

Le Gaulois : littéraire et politique

I. Le Gaulois : littéraire et politique. 1891-09-17.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

ARTHUR MEYER

Directeur

RÉDACTION

2, rue Drouot

(Angle des boulevards Montmartre et des Italiens)

ABONNEMENTS

Paris	Départements
Un mois..... 5 fr.	Un mois..... 6 fr.
Trois mois..... 13 50	Trois mois..... 16 fr.
Six mois..... 27 fr.	Six mois..... 32 fr.
Un an..... 54 fr.	Un an..... 64 fr.
Étranger	
Trois mois (Union postale).....	18 fr.

ERFURT

ET

«LOHENGRIN»

Lohengrin a passé hier sans encombre, car on ne peut accorder ce titre à des bousculades extérieures, à des cris variés qui ont amené un millier d'arrestations, un peu précipitamment faites, et destinées à reconstruire ce matin une amnistie plénière et jusqu'à un certain point méritée.

On ne peut pas parler d'une soirée pendant trois semaines, en exagérant l'importance, à faire intervenir certaines déclarations qui ont le tort de rappeler malheureusement des embêtements du temps du Siège, sans qu'une foule de badauds se précipite pour voir la manifestation et la réalisent en la cherchant.

Les chets du mouvement prenaient des bocks; les agents plaisaient à quelques fois avec une certaine lourdeur de mains qu'ils n'auraient certes pas si on les choisissait parmi les clubmen, et voilà tout.

Ce n'était pas bien méchant, et les gens qui pensaient, dès hier, qu'il n'y aurait rien de sérieux ne se trompaient pas.

Il s'était pourtant passé, la veille, au fond de l'Allemagne, à Erfurt, un incident qu'on avait cru devoir mettre en lumière, et rattacher à ce pauvre Lohengrin sous ce titre : la France insultée par Guillaume II.

L'empereur d'Allemagne, faisant allusion à l'histoire d'Erfurt, avait parlé des humiliations subies en ce lieu par l'Allemagne, et de l'éclair de la revanche qui y brilla. Il avait même traité Napoléon de « parvenu corse ».

L'empereur ne faisait que se conformer aux leçons de l'histoire, en rappelant que les mêmes vilains pouvaient voir des humiliations et des revanches. Erfurt a été dans ce cas. D'autres villes pourront l'être à leur tour.

Quant au terme de parvenu corse, il peut faire sourire. Tout le monde est un peu parvenu, dans les temps modernes, tout le monde, même les puissants. Empereurs, qui descendent d'assez près des parvenus brandebourgeois.

Nous n'aimons pas beaucoup, dans ce journal royaliste, qu'on touche, à l'étranger, aux souverains légitimes ou non qui ont régné sur nous, et nous partageons un peu l'opinion de Napoléon lui-même, qui se déclarait solidaire de tous ses prédécesseurs, depuis Clovis jusqu'au Comité de salut public.

Entre nous, c'est autre chose.

Maintenant, il ne faut pas oublier que l'empereur Guillaume a dû causer un sensible plaisir à nos maitres les républicains, en parlant de Napoléon comme en parla le grand manitou Victor Hugo, un peu plus bienveillamment peut-être.

C'est dommage qu'il soit déjà casé, et bien casé; car, s'il était un simple parvenu, son mot de « parvenu corse » l'aurait certainement désigné à la bienveillance de notre joli gouvernement, qui fit de Lanfrey un ambassadeur, uniquement parce qu'il avait démontré que Napoléon était un crétin.

C'est une époque très drôle que celle que nous traversons.

J. CORNELY

LA MATINÉE

Beaucoup d'animation, dans la matinée, aux alentours du bureau de location de l'Opéra.

Le bureau n'ouvre même pas, naturellement, toutes les places laissées libres par les abonnés et les nombreux services obligatoires ayant été rapidement enlevés.

Cependant, il est des retardataires qui veulent assister, à tout prix; ils ont des offres, et une cote des billets s'établit, montant avec rapidité.

Un porteur d'une stalle de parterre consent à céder son coupon pour 175 francs; mais, bientôt, les prix s'élèvent dans des proportions insitées.

Dans une agence voisine du théâtre, on fait 250 fr. le seul parterre qui reste disponible; à côté, on paie 200 fr. deux places à l'amphithéâtre des quatre-zièmes. Sur la place, un marchand de billets vend mille francs deux loges de cinquième galerie — prix habituel: 12 francs en location.

Enfin, les billets se faisant de plus en plus rares, un monsieur offre tranquillement 1,400 fr. d'un fauteuil d'orchestre.

Mme veuve Wagner avait droit à 2 loges, 20 fauteuils et stalles, et 30 petites places: ces places ont été retirées en son nom par les soins d'une agence dramatique, chargée de les distribuer.

L'APRÈS-MIDI

LE TOAST D'ERFURT

Dans l'après-midi, les groupes qui stationnent devant l'Opéra se bornent à lire les affiches portant le programme de la soirée.

Des gardiens de la paix circulent isolément et surveillent discrètement les curieux.

Les affiches de Lohengrin sont d'ailleurs respectées, et les agents n'ont pas à intervenir.

Vers quatre heures, l'arrivée des camé-lots crient les feuilles spéciales à éditions sensationnelles produit une certaine émotion. On vend la Revanche et le Drapeau, la traduction en anglais et en français de vers de Wagner contre la France. Ces diverses publications excitent à n'en pas douter les esprits. On s'arrache le toast porté par l'empereur Guillaume au banquet d'Erfurt, toast publié de divers côtés avec certaines variantes, et dont voici le texte, traduit de la Gazette de Cologne :

Je suis heureux de constater que le corps a exécuté la revue à ma très grande satisfaction; j'en suis réjoui d'autant plus que les fils belliqueux de la Thuringe, de la Saxe et de la Vieille-Marche y ont pris part.

C'est ici, à Erfurt, que s'est produit un des graves événements de l'histoire de la Prusse. C'est en cet endroit que le parvenu corse nous a fait subir la plus profonde humiliation, nous a outragés de la façon la plus odieuse, mais aussi de cet endroit qu'il est parti en 1813 le foudre vengeur qui l'a renversé et en bon état.

Je me rappelle encore fort bien que l'Empereur mon grand-père a séjourné ici il y a huit ans, et que son œil perspicace contemplait avec satisfaction le 48^e corps, qui était alors commandé par le comte de Blumenthal, maintenant feld-marschal. Je vois avec contentement que ce corps d'armée a encore aujourd'hui le haut degré d'instruction qu'il avait alors; je suis fermement convaincu qu'il continuera d'être, en temps de paix comme en temps de guerre, une troupe à toute épreuve.

D'autres journaux donnent une version plus violente encore :

Jamais les officiers de l'armée allemande ne doivent oublier les jours de honte que rappelle à leurs souvenirs le nom d'Erfurt !

C'est au congrès d'Erfurt, en 1807, que tous les monarques et princes des vieilles dynasties de l'Europe ont été obligés de s'humilier devant Napoléon I^{er} et la nation française !

C'est au congrès d'Erfurt qu'a été scellée la ruine de la Prusse.

Jamais un Prussien qui porte l'uniforme n'oubliera qu'à Erfurt le cerbere Napoléon a brisé le cœur de la reine adorée Louise de Prusse.

Jamais un soldat prussien n'oubliera que c'est au théâtre d'Erfurt que Napoléon fit applaudir, devant un parterre de rois, son favori, le comédien Talma.

Aujourd'hui c'est un empereur qui paraît à Erfurt; mais c'est un empereur allemand, et la France a été vaincue, humiliée à son tour !

Souvenez-vous et tenez-vous sur vos gardes, afin que les jours du congrès d'Erfurt ne reviennent jamais pour l'Allemagne.

Quel est le texte exact? Ne sont-ils pas, tous les deux, dénaturés et exagérés ?

Telles sont les questions qu'on se pose dans tous les groupes.

Du moment que l'agence Havas, s'écrie l'un, reproduit ce document, c'est qu'il doit être exact !

Pardon! réplique un autre, l'agence Havas se borne à traduire la Gazette de Cologne, journal à informations, tendances, qui n'a peut-être lancé cette information, sensationnelle que dans un but invouable. Il faudrait avoir le texte officiel du discours de l'Empereur.

Où, mais on dit que le *Moniteur de l'Empire* ne publiera pas les paroles de Guillaume II telles qu'elles ont été prononcées, et que M. de Capri, prévoyant l'émotion qu'elles soulevaient en France, a obtenu de l'Empereur des modifications considérables.

Motif ou non — interromp un adversaire de Lohengrin — le toast impérial n'en constitue pas moins, à l'adresse de tous les Français, une injure et une provocation; il est une raison de plus pour nous de nous opposer à l'apothéose de Wagner à l'Opéra; nous n'y manquerons pas !

Les mesures d'ordre

Voici les ordres de la préfecture de police pour réprimer toute tentative de manifestation :

Dans les dépendances et aux abords du théâtre se tiendront les brigades centrales et celles du neuvième arrondissement, ainsi que des détachements de la garde républicaine à cheval.

Le service d'ordre sera dirigé par M. Gaillet, chef de la police municipale. Les agents ont reçu la consigne d'empêcher tout rassemblement, afin que les voies soient laissées libres.

Toute personne qui poussera un cri ou refusera de circuler sera arrêtée.

Une enquête sera faite sur chaque individu mis en état d'arrestation pour connaître ses moyens d'existence.

En outre, cinq commissaires de police, qui sont M. Cornette, Touny, Clément, Bernard et Véron ont été désignés pour procéder aux interrogatoires des individus arrêtés, qui seront immédiatement transférés au Dépôt.

Le début de la soirée

Dès six heures, les gardiens de la paix et la garde républicaine prennent des positions: des fenêtres du *Gaulois*, nous assistons à l'arrivée, à la mairie de la rue Drouot, d'un peloton de la garde républicaine à cheval, commandé par un lieutenant.

Le pas des chevaux fait mettre tout le monde aux fenêtres.

A partir de la Chaussée-d'Antin, les chaînes ont été enlevées des terrasses des cafés; les abords de l'Opéra sont entièrement dégagés; la plupart des boutiques sont fermées, ainsi que les portes cochères des maisons particulières. La place de l'Opéra est occupée par une escouade de gardes municipaux à pied, un peloton de gardes municipaux à cheval et de nombreux sergents de ville par paquets.

Le premier incident s'est produit avant sept heures, devant la terrasse de Tortoni, où un jeune officier de l'armée hollandaise en uniforme était assis avec sa femme et sa mère.

La foule ignorante, prenant son uniforme pour celui d'un officier allemand, commençait à siffler, lorsque l'officier hollandais a fait approcher un fiacre et s'est éloigné. Il faut convenir que le jour était mal choisi pour exhiber une casquette plate et un costume bien susceptible de tromper les masses, malgré des différences bien appréciables pour un œil exercé.

La foule commence à affluer dès six heures et demie. Beaucoup de curieux. Très peu de manifestants. Cependant, les gardiens de la paix, pour dégager complètement les abords du théâtre, font une première charge qui retoule les curieux dans la direction du boulevard des Italiens.

A sept heures, MM. les commissaires de police Guénin, Touny, Cornette, Clément, Véron et M. Goron, entrent dans l'Opéra. Ces magistrats sont chargés de procéder aux expulsions qui pourraient être nécessaires.

Le public commence à arriver. Un cortège d'agents entoure tout le théâtre. Les portes n'ouvrent qu'à sept heures un quart.

La garde municipale, qui se tient dans le vestibule est doublée.

Les agents ont reçu les consignes les plus sévères: ne tolérer aucun rassemblement, ni aucun cri; faire circuler quand même.

Aussi les arrestations se multiplient-elles. La première est faite à sept heures moins un quart, pour refus de circulation.

Quelques coups de sifflet... A huit heures, on arrête deux sous-officiers en tenue de la 22^e section d'administration. On arrête également nos confrères M. Chiché, de la *Bataille*, et M. Saisy, du *Mot d'Ordre*; puis M. Elie May, ancien membre de la Commune et candidat boulangiste dans le onzième.

Une voiture est conduite en fourrière. C'est celle de M. Bengesco, conseiller de légation de Roumanie. Le cocher a refusé de quitter l'endroit où il stationnait devant le café de la Paix.

Un Russe cause quelque tumulte dans le péristyle de l'Opéra. Ici un incident.

L'officier de service s'approche pour rétablir le calme. Quand il apprend qu'il s'agit d'un Russe, l'officier fait le salut militaire. On applaudit.

LA SOIRÉE

A huit heures et demie, les arrestations opérées s'élèvent, nous dit-on, à deux cent cinquante. Un monsieur et une dame sont pris dans une charge; la dame, renversée, est piétinée. On la relève, toutefois, sans blessure grave.

La foule peut-être évaluée à 12,000 personnes. Elle est notamment très compacte rue Halévy. Là, toutes les dix minutes environ, les agents crient : « On va charger » et ils se précipitent.

Les manifestants courent entre les voitures, frappant de leurs cannes sur les volets, faisant tout le vacarme possible. Les arrestations ne s'opèrent pas sans résistance. On emmène deux personnes qu'on me dit être des Anglais. En général, les manifestants sont des gens assez bien vêtus.

Place de l'Opéra

Les agents étant parvenus à dégager toute la place de l'Opéra autour du terre-plein, la foule se reforme en groupes au grand carrefour, entre la rue du 4-Septembre et l'avenue de l'Opéra.

Les fenêtres et les balcons des maisons sont partout occupés; le balcon du Cercle des armées de terre et de mer est envahi.

A huit heures et demie, au coin de la rue du 4-Septembre, les sifflets augmentent d'intensité. C'est là que la manifestation semble se préparer.

En effet, profitant d'un encombrement, des voitures et des omnibuses, une centaine de personnes se précipitent tout à coup vers la place en agitant des cannes et en criant : « Vive la Russie! A bas Wagner! » La police exécute une charge. Une vingtaine d'arrestations sont opérées.

L'agitation est très grande pendant un moment.

Deux grilles seulement sont ouvertes à l'entrée de l'Opéra.

Un homme appréhendé, au coin de la rue Meyerbeer, pour refus de circuler, est déposé par les manifestants, qui prennent vis-à-vis des agents une attitude menaçante.

Un groupe d'une cinquantaine de personnes chantent la *Marseillaise*. On entend quelques cris de : « A bas Wagner! » Arrive une escouade d'agents; les manifestants s'enfuient par la rue de la Chaussée-d'Antin. Pas d'arrestation. A partir de ce moment, des manifestations du même genre se répètent tout autour de l'Opéra.

Dans la foule, on distribue des papiers jaunes convoquant à une conférence d'actualité : « Les Barbares à l'Opéra ou le wagnérisme politique », qui a eu lieu à la salle des Capucines.

La foule s'accroît de minute en minute. C'est à grand-peine que la circulation peut encore être maintenue dans la rue Auber.

Au cours des manifestations qui se produisent, une quinzaine d'arrestations sont opérées, notamment celles de MM. Legoué, Jaquet, Bernard, Roseaux, Lesurges, membres de l'ex-Ligue des Patriotes.

M. Laguerre est au café de la Paix, avec quelques membres de son comité électoral.

M. Mermeix se tient au café Américain.

Des brigades d'agents gardent les abords de la statue de Strasbourg, sur la place de la Concorde, et de l'ambassade d'Allemagne. Mais, jusqu'ici, rien ne s'est produit dans ces deux directions.

Place des Pyramides, on arrête une bande d'individus qui se dirigeaient, en chantant la *Marseillaise* et en criant : « A bas Wagner! », vers l'ambassade de Russie.

Un certain nombre de membres des comités révolutionnaires se tiennent dans les brasseries Fanta et Halévy.

Quelques incidents

Deux escouades d'agents des brigades centrales occupent la rue Gluck et la balaient complètement. Le kiosque de journaux qui fait le coin de la rue et du boulevard a ses vitres brisées. Coups de sifflet, huées, cris nombreux de : « A bas la République! A bas le gouvernement! »

En général, dès que les sergents de ville s'avancent pour retouler les curieux et les manifestants, ceux-ci se défilent et poussent des cris; il s'ensuit une panique dans le public, panique qui ne dure pas. Un individu crie, en termes grossiers, qu'il en a assez de tout le monde et qu'il ne sait plus à quel parti se rallier. L'officier de paix auquel il s'adresse en dernier lieu, l'envoie faire son choix au poste.

Un autre manifestant, qui est arrêté, proteste :

— Quand je chantais la *Marseillaise* sous l'Empire, on me mettait au clou. Aujourd'hui que nous sommes en république, je la chante de nouveau et on me conduit encore au poste. Je ne comprends plus rien.

Les charges

Tandis que les escouades d'agents se reforment sur la place de l'Opéra, à la faveur d'une accalmie, dans la rue du 4-Septembre, plusieurs personnes parlent au milieu des groupes, donnant des instructions. Bientôt une troupe de deux cents manifestants se dirige vers le coin du boulevard des Capucines et attend là le premier entr'acte en sifflant et en poussant des cris.

Dès que s'ouvrent les fenêtres du foyer donnant sur la place, toute la masse s'ébranle et se met en marche vers l'escalier de l'Opéra.

Mais elle est arrêtée, non sans une vive résistance, par une formidable charge opérée par une centaine d'agents déployant la plus grande énergie et jouant des coudes et des poings, sans s'occuper des huées et des sifflets.

Une seconde charge, plus rude encore

refoule les manifestants à une vingtaine de mètres dans la rue du 4-Septembre et l'avenue de l'Opéra. Des hommes, des femmes, bousculés, tombent et se relèvent à grand-peine; deux gardiens de la paix sont légèrement blessés au visage.

Une vingtaine de chapeaux, des écharpes, des mouchoirs, des cannes, jonchent le sol.

C'est une vraie bataille, sans toutefois qu'il soit fait usage d'autre arme que les poings. Les manifestants s'efforcent d'arracher aux agents leurs camarades arrêtés.

Les officiers de paix, débordés, font venir un piquet de gardes municipaux à cheval. La foule les hue, mais s'écarte.

Maintenant, le grand effort des manifestants semble s'être porté sur le boulevard des Capucines.

10 heures.

La foule aux abords de l'Opéra dans toutes les directions, est tellement considérable, qu'autour de moi on s'accorde à l'évaluer à 50,000 personnes. Il est vrai qu'il y a beaucoup de simples curieux.

Près de 10,000 personnes sont massées sous les fenêtres du Cercle militaire. On chante : « Consuevez Wagner! Consuevez! » Les agents des brigades centrales font des charges incessantes pour retouler ces masses. Les arrestations continuent. Il en a été actuellement opérées environ huit cents. Le moindre cri d'ailleurs suffit à provoquer l'arrestation. Il est évident qu'il y a un parti pris de rigueur.

Nouveaux incidents

Au cours d'une forte poussée de la foule, le kiosque situé au coin de la rue Meyerbeer et de la rue Halévy a été à moitié renversé et a eu ses vitres brisées.

Place de l'Opéra, un sous-brigadier a eu le crâne fendu d'un formidable coup de canne. On a dû l'emmenner, pour le faire panser, dans la pharmacie la plus proche.

M. Lozé, préfet de police, dinait en nombreuse compagnie dans un cabinet particulier du café de la Paix, dont les fenêtres donnent sur la place de l'Opéra. De temps en temps, on pouvait le voir se mettre à la fenêtre pour jeter un coup d'œil sur la foule et se rendre compte de la façon dont le service était fait.

L'humour n'est point bannie de la préfecture de police. Témoin l'incident suivant : un individu crie : « Vive la... » Avant qu'il ait pu achever son cri, deux agents lui mettent la main au collet et l'emmenent, malgré ses résistances, au poste de police.

L'officier de paix témoin de l'arrestation se tourne alors vers un de ses amis et lui dit ce mot typique :

— Voyez comme le service est bien fait : on arrête les gens avant même qu'ils aient pu crier.

Autre incident : Dans la foule, un monsieur se plaint amèrement de la manifestation.

— Je suis Allemand, s'écrie-t-il, et dans mon pays, on n'en ferait pas autant.

On retourne le lapider. On le poursuit. Il se retourne alors vers ceux qui l'insultent :

— Tas de farceurs, s'écrie-t-il, vous ne voyez donc pas que je suis des Batignolles.

A dix heures et demie, on arrête une bande de garçons pâtisseries. Lohengrin ne pouvait se passer de maitrons.

On remarque beaucoup, place de l'Opéra, l'anarchiste Martinet, qui se promène tranquillement avec ses deux chiens, en fumant un cigare, sans être inquiété par les agents. Il cherche en vain à prendre à partie un de nos confrères de l'*Intransigeant*, pour amener une altercation. Mais notre confrère, prudent, file sans répondre.

Les arrestations

Les arrestations sont de plus en plus nombreuses. Le chiffre en dépasse neuf cents.

Un agent a été blessé au front d'un coup de poing.

D'autre part, un monsieur qui a reçu un coup de pied dans l'aine se réfugie au café Julien.

Sur les boulevards on chante la « Complainte de Guillaume » et la *Marseillaise*.

La foule s'étend maintenant sur le boulevard des Italiens et jusque sur le boulevard Montmartre.

En face de la rue Drouot, un fiacre qui, voulant passer malgré la foule, a renversé un enfant, est poursuivi par deux cents personnes criant et gesticulant; mais il n'est pas rejoint. En revenant, les poursuivants chantent la *Marseillaise*.

Une centaine de manifestants ont tenté de descendre la rue Montmartre; les agents les ont dispersés et ont opéré quelques arrestations.

Le détachement de la garde stationné à la mairie Drouot sort et se dirige vers l'Opéra.

Le nombre des arrestations s'élève à neuf cent soixante.

Faute de place dans les postes environnants, on a dû enfermer les personnes arrêtées dans les sous-sols de l'Opéra et, notamment, dans les écuries, d'où, détail curieux, elles entendent presque aussi bien que les spectateurs de la salle la musique de Wagner.

A un moment donné, les agents, débordés par leurs prisonniers, sont obligés de faire appel à l'infanterie de la garde républicaine, qui rétablit l'ordre balconnette au canon.

Nouvelles bousculades

Une bande se forme rue du 4-Septembre. Cris répétés : « A l'Opéra! A bas Wagner! Vive l'Alsace! A bas l'Allemagne! »

Les manifestants sont environ deux mille.

Les agents les cernent par la rue de Hanovre et la place de l'Opéra, et une véritable bousculade se produit. Les chapeaux tombent à terre. La foule ne résiste pas et est bientôt complètement dispersée. Plus de deux cents arrestations sont faites sur ce seul point.

Avenue de l'Opéra, une escouade de gardes républicains à cheval dégage la chaussée. On arrête en bloc quatre-vingts personnes. Cris : « Consuevez Constant! » Dans la bagarre, notre confrère Lobien, de l'*Autorité*, est fort maltraité.

Pendant ce temps, les manifestants pillent, rue Saint-Augustin, 41, la brasserie

de Hanovre, sous prétexte qu'elle est tenue par une Allemande.

Un omnibus de la Madeleine-Bastille, n° 137, est arrêté par la foule. Les voyageurs de l'impériale crient : « Vive la Lorraine! A bas Guillaume! »

M. Antoine, député de Metz, qui est à la terrasse de la brasserie ancien Fanta, proteste contre l'arrestation d'un monsieur accusé d'avoir crié : « Vive la Russie! »

LA SORTIE

On compte, au poste de la rue de Choiseul et au poste de l'Opéra, mille huit arrestations. C'est le chiffre communiqué par la police, qui estime à quarante mille le nombre des personnes qui ont circulé, dans la soirée, autour de l'Opéra.

A la sortie, aucun incident. La place de l'Opéra, la rue Gluck et la rue Auber sont calmes.

Boulevard des Italiens, une bande se forme et arrête les voitures.

Les manifestants, au nombre de deux ou trois cents, arrêtent les voitures et forcent les cochers et les voyageurs à sauter et à crier : « Vive la France! »

Une escouade d'agents accourt au pas de course, et rétablit l'ordre. Une dizaine d'arrestations sont encore opérées.

Les deux tiers des personnes arrêtées ont été relâchées après la représentation. N'ont été maintenues en arrestation que celles ayant commis des voies de fait envers les agents, parmi lesquelles MM. Boudeau, député, qui n'est pas inviolable, la Chambre étant hors session.

Préfet et conseiller municipal

Le spectacle est terminé, tout le monde sort. M. Lozé est aussitôt entouré; on lui demande son opinion sur la soirée.

— Mais, elle n'a pas été trop mauvaise, quelques cris, quelques chants, il est vrai, mais c'est tout. On me dit qu'on a fait beaucoup d'arrestations; mais enfin, on n'a pas arrêté tout le monde, voyez, voici M. Péan, et il est libre.

— Ce n'est pas de votre faute, répond vivement le conseiller municipal, vous auriez bien voulu me voir arrêter.

M. Lozé monte en voiture et rentre à la préfecture, pendant que M.